

Carnet parisien

Quels peuvent être les états d'âme d'un auteur néerlandais séjournant à Paris, et que peut ressentir un écrivain français qui vit à Amsterdam? *Septentrion* entame la publication d'une série qui offrira en alternance à ses lecteurs un «Carnet parisien» de la main d'un écrivain néerlandais et un «Carnet amstellodamois» rédigé par un auteur français. Adriaan van Dis (°1946), qui habite depuis peu un studio parisien, ouvre la marche avec deux chapitres de son «Abécédaire de Paris» qui n'a pas encore été traduit à ce jour.



Adriaan van Dis

Monsieur Dubois

Traduit du néerlandais par Daniel Cunin.

A & Z

Amoureux sous le Zinc...

Amoureux de Paris. Amoureux d'une ville dont je crois avoir le plan en tête, mais qui brouille toujours les cartes pour me faire arriver là où je ne m'acheminai pas et trouver ce que je ne cherchais pas.

Paris est un pluriel. Et je ne sais toujours pas de quel Paris je suis épris. La ville en grand appareil qui bombe monumentalement le torse ou le Paris des villages? La ville à l'esprit de clocher dont les habitants ne regardent pas plus loin que le périph, ou la ville melting-pot où cohabitent cent langues et au moins autant de religions? Celle des toits en zinc ou bien celle des ardoises noires, des coupoles vert-de-gris, des bordures ornementales en or et des grilles aux pointes dorées? Celle des caniveaux qui gazouillent comme des ruisseaux ou celle de la Seine? J'admire la mémoire artistique et littéraire de Paris, le passé me donne tous les jours une leçon. Et le présent: je reste vigilant face aux problèmes qu'engendre une telle métropole. A Amsterdam, je m'envillageoise. A Paris, je m'éveille. La vie s'intensifie, le bonheur, le malheur... la mort: en six mois, j'ai trouvé sur le trottoir quatre cadavres ou quelque chose d'approchant. Des clochards. Pas un passant pour s'en étonner. Paris est parfois une ville dure. Qui inspire, aussi. Là où misère et richesse se frottent l'une à l'autre, je n'ai pas assez d'yeux pour tout voir. Ma principale raison d'aimer Paris, c'est peut-être de savoir que je n'en deviendrai jamais partie intégrante, quoi que je fasse pour m'adapter. Mais je ne suis pas là pour être accepté par les autres (même si je donne le change), c'est au contraire l'isolement que je recherche: solitaire parmi des étrangers, situation dont je m'accommode, car regarder les autres ne m'a jamais ennuyé. (En pensée, je me promène avec eux et me faufile dans leur tête – contact à la fois éphémère et illimité.) La beauté de Paris n'est pas, non plus, accueillante. Les grandes places, les larges boulevards et les édifices colossaux me poussent sur la touche. J'ai beau me familiariser avec leur histoire, je n'ai pas grandi avec eux - leur gloire me reste étrangère, m'exclut.

Néanmoins, cette beauté ne manque pas de s'imposer à moi. Quand je me réfugie dans l'intime Passage Vérot-Dodat où je reste bouche bée devant l'architecture néoclassique et les vitrines regorgeant de superbes tableaux et d'antiquités (toiles et meubles dont j'entends bien entendu aménager mon appartement qui n'existe pas), avant de traverser quelques rues pour gagner les Tuileries où je me perds dans le labyrinthe ruisselant des statues, Paris me tombe dessus: quel bonheur d'être là... seul sous la pluie, qui embellit *tout* en crayonnant tout en gris... Jusqu'à ce que ce bonheur s'intensifie au point de se transformer en douleur. Pourquoi suis-je incapable de

m'entourer, à vie, de toute cette beauté? Et ces scrupules petits-bourgeois, c'est quoi? C'est le décor qu'il te faut! Mais des considérations purement matérielles viennent systématiquement éclipser mes rêves tandis que la belle et riche ville me dit: retourne à ta place.

Cela fait bientôt quarante ans que je barbe tout le monde en disant que je veux habiter Paris. Combien de fois ne suis-je pas resté planté devant la vitrine des agences immobilières du quartier (il doit y en avoir des milliers, trois cents rien que dans le sixième arrondissement selon des estimations discutables)... chambre de service, chambre de bonne, studio de charme. Sur les logements plus spacieux, je n'ose pas même jeter un œil. J'ai grimpé je ne sais combien d'escaliers derrière des agents immobiliers; alors que j'étais hors d'haleine, qu'une volonté inquiète m'animait, il m'a été donné de voir les mansardes les plus miteuses. Au fil des ans, j'ai loué en tout et pour tout quatre studios, non sans être habité par un sentiment d'indécision. Mon désir de beauté et de solitude assouvi, je repartis pour Amsterdam. Jusqu'à ce que Paris revienne me hanter. Autrefois, je m'en défaisais comme on se défait d'un rêve d'ado, mais au fil des années, le rêve et l'attrait n'ont fait que croître. Paris, Paris... Non pour fuir, mais pour écrire. Écrire dans une métropole. Une ville où je peux respirer librement, où je suis invisible et où je n'ai guère autre chose à faire que cravacher – loin des commérages.

A ma surprise, j'ai de nouveau prêté l'oreille à cet appel. Par une languissante journée de printemps, alors que je ne demandais rien. Avant même de me rendre compte de ce que je faisais, j'avais escaladé un escalier et signé des papiers: l'angoisse donne parfois des ailes. Me voilà depuis lors l'habitant, pour un an minimum, d'un studio ensoleillé dans le sixième – trente et un mètres carrés, cinquième étage, sous un toit en zinc. Cette fois, c'est du sérieux: j'ai mon nom sur la boîte aux lettres, un abonnement EDF-GDF, un vélo, un coiffeur, un médecin et deux fois par mois une femme de ménage qui condescend à faire le repassage. J'ai la carte du club de remise en forme, je passe une demi-heure par jour à lire *Le Monde*, petit dico à portée de la main. Mes courses, je les fais en face, au Marché d'Annie. Annie, c'est mon point de repère. Sa vitrine est tapissée de dizaines de tickets de caisse – les gens du voisinage qui ont une ardoise chez elle. Ce qui n'empêche qu'elle voit tout; avec ses oreilles. Tout le monde peut compter sur Annie, c'est la mairesse de la rue. Elle a tenu à ce que j'achète à crédit, moi aussi: encaisser une fois par mois lui paraît plus pratique. C'est sa façon à elle de retenir sa clientèle. Après qu'elle eut longtemps insisté, j'ai fini par céder. «Vous faites partie du quartier maintenant», m'a-t-elle dit. Le lendemain, j'ai été présenté aux autres ardoiseurs du voisinage. Depuis, quand j'en croise un, je taille la bavette sur le trottoir, on m'invite à la brasserie pour les soirées œnophiles, je dis bonjour au coiffeur en passant devant sa boutique et la vendeuse du Palais des Thés me gratifie d'un sourire. Aux Pays-Bas, je partirais en courant et en poussant des cris; ici, je brûle d'envie qu'on me salue. Le clochard qui a élu domicile à la porte d'entrée de mon immeuble me salue lui aussi – même si ça ne s'est pas fait sans que je débourse quelques euros. Je me laisse accroire que je fais déjà un peu partie de ma rue. Et qui sait, à la longue, de la ville. Mon bureau, face à la fenêtre, donne sur les toits en zinc. Lettre après lettre, je vais reconnaître et conquérir l'horizon. Je vais lire la ville, descendre dans mes souvenirs et remonter la rue. C'est ma façon à moi de m'intégrer dans la capitale: à partir d'un alphabet provisoire de Paris.

PS: Le clochard m'a serré la main. (Je l'ai respirée plusieurs fois en buvant mon café.) Il s'appelle M. Dubois.

Z&A

Zinc et Autres choses...

L'épiderme en zinc de mon toit s'adapte à toutes les saisons. En été, il absorbe la chaleur et en hiver le froid. Sous la pluie, il tambourine à l'unisson; il gémit avec le vent quand ça souffle. Le quartier emmitoufle M. Dubois dans des couvertures, mais les bonnes sœurs – championnes de la provoc – vont, pour leur part, toujours pieds nus dans leurs sandales. Dans la rue, il n'y a plus de terrasses, Annie laisse toujours moins de caisses dehors, on taille des bavettes dedans et non plus sur le trottoir. Le froid lui aussi permet de fraterniser, même si mon voisin d'en face persiste, depuis neuf mois, à me saluer tous les matins d'un teutonique «*Alles gut?*».

Ça a du bon de vivre un certain temps dans une autre culture, de se familiariser avec une autre façon de penser. Une fois plongé dans ce nouvel alphabet, je me suis encore plus épris de Paris, mais est-ce à dire que je souhaite commencer une nouvelle vie ici? Pourquoi me suis-je coupé des gens que j'aime? Leur amitié me manque et la nature me manque.

La vue que j'ai depuis ma mansarde se fait toujours plus grise. Le zinc change de couleur sous le froid glacial; toit et ciel se confondent. Les mouettes atterrissent devant ma fenêtre – des mouettes qui cherchent de la chaleur humaine. Quand j'ouvre la fenêtre pour les nourrir, laissant ainsi entrer le tintamarre des voitures, c'est la mer que j'entends. Je la respire... quand bien même il doit s'agir du poissonnier du coin. Loin de la nature, je passe plus de temps que jamais devant la fenêtre. Encadré par les gouttières et les cheminées, le ciel me donne de mieux contempler les nuages, plus intensément que je ne le faisais dans les dunes. Dans le jardin public, je surveille la moindre chose qui bourgeonne. (Je suis même retourné voir le bulbe que j'ai planté sur le Quai aux Fleurs – un bouton vert en émerge.) Est-ce là le paysage de pierres auquel je souhaite vraiment m'acclimater? La mer me manque, me manque le paysage vide et toujours changeant de mon enfance. «On regarde Paris, quand on regarde l'océan», a écrit Victor Hugo durant son exil à Guernesey. Je vois la mer en regardant les toits de Paris. Peut-être est-ce mon souhait de toujours être là où je ne suis pas. Il faudrait que je passe ici quelques années de plus.

PS: M. Dubois est introuvable, ce depuis l'Épiphanie.

Extraits de «Onder het zink. Un abécédaire de Paris» (Sous le zinc. Un abécédaire de Paris), Stichting Collectieve Propaganda van het Nederlandse Boek / Uitgeverij Augustus, Amsterdam, 2004, pp. 5-8 et 62-63.

Du 18 au 23 mars, la revue *Septentrion* sera présente, avec son propre stand (K 195), au 25^e Salon du Livre de Paris, qui se tiendra Parc des Expositions – Porte de Versailles.